



DEMAIN N'EST PAS À VENDRE



AILTON KRENAK
2020

TRADUIT DU PORTUGAIS ET ÉDITÉ PAR



DEMAIN N'EST PAS A VENDRE

J'ai cessé de parcourir le monde, annulé les rendez-vous. Je vis avec ma famille dans le village Krenak, sur les berges de la rivière Doce. Depuis près d'un mois, notre réserve indigène est isolée. Ceux qui s'étaient absentés sont revenus et nous sommes pleinement conscients des risques qu'il y a de recevoir des étrangers ; nous connaissons les dangers potentiels d'avoir des contacts avec des personnes asymptomatiques. Nous sommes encore tous là et n'avons jusqu'à présent connu aucun problème sanitaire.

La vérité est que nous sommes piégés et réfugiés depuis longtemps sur notre propre territoire, dans une réserve de 4000 hectares - qui devrait être beaucoup plus grande si les droits des peuples autochtones étaient pleinement respectés -, et ce confinement involontaire nous a rendus plus résistants et désormais résilients. Comment puis-je expliquer à une personne enfermée depuis un mois dans un appartement d'une grande métropole quel est mon isolement ? Désolé de vous dire cela, mais aujourd'hui j'ai planté du maïs, j'ai planté un arbre...

Depuis quelque temps déjà, nous autres habitants du village Krenak sommes en deuil, nous pleurons notre rivière Doce. Je n'imaginais pas que le monde extérieur nous apporterait cet autre deuil. Tout semble paralysé. Lorsque les ingénieurs m'ont informé qu'ils allaient utiliser les technologies les plus modernes pour essayer de sauver la rivière Doce suite à la rupture du barrage, ils m'ont demandé mon avis. J'ai répondu : « ma suggestion est très difficile à mettre en pratique. Il faudrait faire cesser toutes les activités humaines qui affectent le corps de la rivière, sur une centaine de kilomètres sur les rives droite et gauche, jusqu'à ce que la rivière revive ». Et l'un d'eux m'a rétorqué : "mais c'est impossible, le monde ne peut pas s'arrêter ! ». Et le monde s'est arrêté.

Aujourd'hui, nous vivons cette expérience d'isolement social que l'on nomme confinement, où chacun doit rester chez soi. Si pendant un temps, c'était nous, les peuples autochtones, qui étions menacés de rupture ou d'extinction du sens de notre vie, aujourd'hui nous sommes tous confrontés à l'imminence du fait que notre planète Terre ne puisse plus satisfaire nos besoins. Nous assistons à une tragédie, des centaines de milliers de personnes meurent aux quatre coins de la planète, avec une telle violence qu'en Italie par exemple, les morts aient dû être transportés dans des camions frigorifiques avant d'être incinérés.

Cette douleur pourrait peut-être aider les hommes à se demander si nous faisons effectivement tous partie de l'« humanité », mais cette idée nous semble si naturelle que nous ne savons plus quelle est la réelle signification de l'expression « être humain ». C'est comme s'il y avait des enfants en train de jouer, et qu'alimentant ce fantasme de l'enfance, nous continuons à jouer indéfiniment. Sauf que nous sommes devenus des adultes, des adultes en train de dévaster la planète, et de creuser un énorme fossé d'inégalités entre les peuples et les sociétés. De ce fossé surgit une « sous-humanité » vivant dans une profonde misère, sans aucune chance de s'en sortir – et ce phénomène a été intégré dans les esprits de telle sorte qu'il apparaisse lui aussi comme « naturel ».

Le président de la République a déclaré l'autre jour qu'il y a des Brésiliens qui vivent dans la fange, mais rien ne change. Ce que nous voyons chez cet homme, c'est l'exercice d'une politique mortifère. C'est une pathologie mentale qui envahit le monde. Et nous sommes confrontés à présent à ce virus qui enserme la planète et qui répond à ces esprits malades des humains par une attaque contre le mode de vie non durable que nous avons adopté par libre choix. Cette fantastique liberté que tout le monde aime revendiquer mais dont personne ne s'interroge sur le prix à payer pour en bénéficier.

Ce virus s'en prend à l'humanité. Il suffit de bien observer autour de nous. Les melons continuent à pousser près de la maison. La nature poursuit son rythme. Le virus ne tue pas les oiseaux, les ours, ni aucun autre être vivant, seulement les humains. L'homme est pris de panique, son monde artificiel et son mode de fonctionnement sont entrés en crise.

Ce qui se passe est terrible, mais la société doit comprendre que nous ne sommes pas le sel de la terre. Nous devons abandonner l'anthropocentrisme ; la vie bat à côté de nous, la biodiversité n'est pas un vain mot. Bien au contraire. Dès notre plus jeune âge, nous apprenons qu'il existe des listes d'espèces menacées. À mesure que ces listes s'allongent, les humains se multiplient, détruisant les forêts, les rivières et les animaux. Nous sommes pires que la Covid-19. Cette masse appelée humanité se détache complètement de l'organisme que constitue la Terre, vivant dans une « abstraction civilisatrice » qui ignore la diversité, nie la pluralité des formes de vie, d'existence et d'habitudes.

Les seuls noyaux de population qui considèrent encore qu'ils aient besoin de rester attachés à cette Terre sont ceux qui ont été oubliés aux périphéries de la planète, sur les bords des rivières, sur les rivages des océans, en Afrique, en Asie ou en Amérique latine. Une sorte de « sous-humanité », plus rustique et organique, composée de ceux qui sont restés très attachés à la Terre : *caïçaras*, indigènes, *quilombolas*, aborigènes. Ceux-là ne font pas partie du club très fermé de l'humanité qui n'accepte pas de nouveaux membres. Moi-même, je ne me sens pas faire partie de l'humanité, je m'en sens exclu.

Pendant longtemps, nous avons été bercés par l'histoire de l'humanité et nous nous sommes aliénés de cet organisme dont nous faisons partie, la Terre. Nous avons commencé à penser qu'elle est une chose, et nous une autre. Mais moi, je ne perçois qu'une seule et même entité, la nature. Tout est nature. Le cosmos est la nature. Tout ce que je suis capable d'imaginer appartient à la nature.

Nous autres, l'humanité, allons vivre dans des environnements artificiels créés par les grandes entreprises qui détiennent tous les moyens financiers. Or le virus semble s'être lassé de l'homme, il semble vouloir se séparer de nous comme l'humanité veut se séparer de la nature. Il essaie de nous « annihiler » en prenant notre oxygène. Lorsque la Covid-19 attaque les poumons, le patient a besoin d'un respirateur, d'un dispositif d'alimentation en oxygène, sinon il meurt. Combien de ces machines devrions-nous fabriquer pour 7,6 milliards de personnes sur la planète ?

Notre mère, la Terre, nous donne de l'oxygène gracieusement, nous berce le soir et nous réveille le matin avec le soleil, laisse les oiseaux chanter, les courants et les brises se déplacer, crée ce monde merveilleux à partager, et nous, qu'en faisons-nous ? Ce que nous vivons est peut-être l'œuvre d'une mère aimante qui demande à son fils de se taire au moins un instant.

Non pas parce qu'elle ne l'aime pas, mais parce qu'elle veut lui enseigner quelque chose. "Silence, mon fils." La Terre est entrain de dire cela à l'humanité. Et elle est si merveilleuse qu'elle ne donne pas d'ordre. Elle demande simplement "Silence". Elle nous invite à prendre du recul.

J'aimerais pouvoir être magicien pour nous sortir de ce confinement et pour que tout le monde puisse sentir la pluie tomber. C'est l'heure de raconter des histoires à nos enfants, de leur expliquer qu'ils ne doivent pas avoir peur. Je ne prévois pas l'apocalypse, ce que j'essaie de faire, c'est de partager le message d'un autre monde possible. Pour combattre ce virus, il faut d'abord être prudent puis courageux.

On voit des gens défendre le maintien de l'activité économique, en disant que "certains vont mourir", que c'est inévitable. Ce type d'approche affecte ceux qui chérissent les personnes âgées, qui sont des grands-parents, des parents, des frères où des sœurs. C'est une déclaration déraisonnable. Cela n'a aucun sens pour une personne raisonnable que de faire une déclaration publique affirmant que « certains vont mourir ». Il s'agit d'une banalisation de la vie, mais aussi d'une banalisation du pouvoir de la parole. Celui qui prononce ces mots condamne les personnes âgées, mais aussi leurs enfants, petits-enfants et de tous les individus avec lesquels ils ont des liens affectifs. Comment puis-je demeurer en paix en imaginant que ma mère ou mon père puisse être mis au rebut. Ils sont le sens de ma vie. S'ils peuvent être rejetés, je le dois moi aussi.

Des gouvernants stupides pensent que l'économie ne peut pas s'arrêter. Mais l'économie est une activité inventée par l'homme et qui dépend de nous. Si les humains sont à risque, aucune activité humaine ne devrait primer sur leur santé. Dire que l'économie est plus importante, c'est comme dire que le navire compte plus que l'équipage, c'est l'idée de ceux qui pensent que la vie est basée sur la méritocratie et la lutte pour le pouvoir. Nous ne pouvons pas continuer à payer encore davantage et nous enfermer dans nos erreurs.

Le grand philosophe français Michel Foucault a écrit un chef-d'oeuvre « Surveiller et Punir », dans lequel il affirme que la société de marché dans laquelle nous vivons ne considère utile l'être humain que lorsqu'il produit. Avec l'avancée du capitalisme sont nés des instruments pour « laisser vivre » et « faire mourir » ; lorsque l'individu cesse de produire, cela devient une dépense. Soit vous créez les conditions pour rester en vie, soit vous créez les conditions pour mourir. Ce que nous appelons « sécurité sociale » et qui existe dans tous les pays à économie de marché a un coût. Les gouvernants pensent que si toutes les personnes qui représentent des dépenses mouraient, ce serait formidable. Il ne s'agit pas d'une erreur de la part de celui qui énonce ce discours, la personne qui prononce ces mots n'est pas stupide, elle est lucide et sait de quoi elle parle.

La communion avec les éléments de la nature est une expérience que peu de citoyens valorise. J'ai même déjà vu des gens la tourner en dérision : « il parle à un arbre, il prend un arbre dans ses bras, il parle à la rivière, il contemple la montagne », comme si c'était une sorte d'aliénation. Ceci est mon expérience de vie. Si c'est de l'aliénation, alors je suis aliéné. Cela fait longtemps que je ne planifie pas d'activités pour « le jour d'après ». Nous devons cesser d'être sûrs de nous. Nous ne savons pas si nous serons encore en vie demain. Nous devons arrêter de vendre le lendemain.

Je repense à ces vers de Carlos Drummond de Andrade: "Stop ! / La vie s'est-elle arrêtée / ou était-ce la voiture ?". Ce que nous vivons actuellement marque un véritable arrêt. Le rythme d'aujourd'hui n'est pas le même que celui de la semaine dernière ou de l'année prochaine, ou bien encore de l'été, de janvier ou de février. Le monde est désormais en suspension. Et je ne sais pas si nous allons sortir de cette expérience de la même manière que nous y sommes entrés. C'est comme si, à la pêche nous avions été « ferrés » par la conscience. Un choc violent pour nous forcer à regarder ce qui compte vraiment.

Beaucoup de gens ont suspendu leurs projets et leurs activités. Les gens pensent qu'il suffit de modifier leur calendrier. Celui qui ne fait que reporter des rendez-vous, comme si tout allait redevenir normal, vit dans le passé. L'avenir est ici et maintenant, il n'y aura peut-être pas d'année prochaine. Personne n'y échappe, pas même ceux qui roulent en voiture importée et renvoient leurs employés au travail comme s'ils étaient des esclaves. Si le virus les atteint, ils peuvent mourir, comme nous tous. Avec ou sans Land Rover.

Les villes sont des ogres dévoreurs d'énergie : s'il n'y a pas d'électricité, les gens meurent enfermés dans leurs appartements, incapables de descendre les étages. Nous n'avons pas la capacité critique de penser aux conséquences d'une crise sanitaire dans les grands centres urbains, et je dois avouer que je ressens de la peine pour ceux qui habitent dans ces villes, ou beaucoup vivent seuls. Comme si vivre dans une agglomération de plusieurs millions d'habitant nous rendait asocial.

Dans un article que j'ai lu concernant la pandémie, le sociologue italien Domenico De Masi cite l'ouvrage prophétique d'Albert Camus « La Peste » : la peste peut aller et venir sans que le cœur de l'homme ne soit changé. Il cite un extrait entier du roman dans lequel le personnage dit quelque chose comme ça : « le bacille qui a provoqué cette mort et qui semble avoir été maîtrisé, pourrait rester caché dans un recoin, une rampe d'escalier, une fenêtre, un fauteuil, en attendant le jour où, pour donner une leçon aux hommes, la peste réveillera ses rats pour les envoyer mourir dans une ville heureuse. »

J'espère que nous ne reviendrons pas à la normale, parce que si nous y revenions, cela voudrait dire que la mort de dizaines de milliers de personnes n'aurait compté pour rien. Après tout ce que nous avons vécu, les gens ne voudront plus se disputer pour de l'oxygène avec des dizaines de collègues dans un petit espace de travail. Les changements sont déjà en gestation. Cela n'a aucun sens que, pour pouvoir travailler, une femme doive confier ses enfants à quelqu'un d'autre. On ne peut pas renouer avec ce rythme, redémarrer toutes les voitures et toutes les machines en même temps.

Ce serait comme se convertir au négationnisme, dire que la Terre est plate, et continuer à nous autodétruire. Alors, oui, nous aurions prouvé que l'humanité est un mensonge.

A Propos de l'auteur Ailton Krenak :

Ailton Krenak est né en 1953, dans la vallée de la rivière Doce, territoire du peuple Krenak, un lieu où l'environnement est profondément impacté par les activités d'extraction minière. Militant socio-écologiste et défenseur des droits des peuples autochtones, il a organisé l'Alliance des Peuples de la Forêt, qui rassemble les communautés *ribeirinhas* et indigènes de l'Amazonie. Il est l'un des plus éminents leaders d'un mouvement né pendant « le grand réveil des peuples autochtones » au Brésil apparu dans les années 1970. Il a également contribué à la création de l'Union des Nations Indigènes (UNI).

Ailton a effectué un vaste travail éducatif et environnemental, en tant que journaliste par le biais de programmes vidéo et télévisés. Sa lutte dans les années 1970 et 1980 a été déterminante pour la conquête du « Chapitre des Indiens » dans la Constitution brésilienne de 1988 qui garantit, au moins sur le papier, les droits des peuples autochtones à leurs cultures et à leurs terres. Il est co-auteur de la proposition de l'Unesco pour la création de la Réserve de la biosphère de la Serra do Espinhaço en 2005 et est membre de son comité de gestion. Il a reçu de la Présidence de la République les honneurs de l'Ordre du Mérite Culturel (pour sa contribution à la culture Brésilienne) et, en 2016, le titre de Docteur honoris causa de l'Université fédérale de Juiz de Fora, dans l'état des Minas Gerais.

A Propos de Apororoka (traduction et divulgation):

Fondée en 2018 par Audrey Paraque dans le but de partager avec le public francophone son amour profond pour l'Amazonie et soutenir les peuples autochtones du Brésil dans leur lutte pour la préservation de leur liberté et de leur territoire, Apororoka est l'histoire d'une rencontre. De la rencontre des eaux des fleuves d'Amazonie, mais aussi des eaux qui nous habitent et des mondes et réalités qui nous constituent... Au contact de l'altérité du monde, notre univers est plus ample, plus questionnable, le regard et la conscience se transforment, le spectre des possibles augmente et la perspective d'un monde meilleur émerge.

Chaskis alchimistes des temps modernes, notre raison d'être est de faire un pont entre le monde de l'homme citadin et celui des peuples de la forêt... en rétablissant les connexions avec la nature et ses gardiens, nous prenons conscience de la nécessité urgente de les protéger et des possibilités existantes pour ensemble transmuter le futur de notre planète.

www.apororoka.com